

L'HOMME D'AUJOURD'HUI ET LE TEMPS

PLUS que jamais nous sommes sensibles à la temporalité de l'homme. De sa naissance à sa mort, le temps représente pour lui une possibilité de développement, de construction de sa personnalité, de son être même, afin que, sorti du temps dans le Royaume de Dieu, il vive éternellement selon ce qu'il s'est fait lui-même dans le Christ. Le temps est pour l'homme un facteur important de salut. Nous parlons, bien entendu, du temps concret, de ce temps qui existe pour chaque activité humaine, pour chaque situation, et qui se diversifie alors à l'extrême tout en restant le temps humain dans lequel nous existons.

Il y a un temps pour chaque chose, et donc un temps pour la prière, un temps pour la prière personnelle et un temps pour la prière commune liturgique. Or le temps de cette dernière n'est pas arbitraire. L'Église ne nous fait pas prier n'importe quand, à n'importe quelle heure, ne nous rassemble pas à n'importe quel moment de la semaine ou de l'année. Au contraire, le temps de la prière liturgique s'est modelé spontanément sur le rythme de la vie humaine, que ce rythme soit journalier, hebdomadaire, annuel. Il serait facile de montrer comment la distribution de la prière canoniale épouse le déroulement normal d'une journée, comment le cycle liturgique tient compte des jours de la semaine et du développement de l'année, marquant les saisons, les solstices, etc. Plusieurs articles de ce cahier mettent ces faits en lumière. Il est bon et même nécessaire que le temps de la prière soit homogène au temps humain concret, car la prière est une prière d'hommes qui ne peuvent s'abstraire du temps dans lequel ils vivent et de la manière dont ils vivent ce temps, s'ils veulent passer à Dieu tels qu'ils sont.

En gros, nous pouvons dire que la prière liturgique se déroule selon le temps naturel ou cosmique, car ce temps est le temps de l'homme; ou plutôt *était* le temps de l'homme. Nous disons bien *était*, car un fait important commence à se faire jour : l'homme actuel tend à s'affranchir de plus en plus du temps cosmique, à se recréer de toutes pièces un nouveau rythme

d'existence qui fait peu de place au rythme naturel. Bien sûr, l'homme continue à manger et à dormir; mais quand? Il continue à travailler et à se reposer; mais comment? Il continue à vivre au cours des saisons; mais les respecte-t-il?

L'homme actuel est en train de devenir un grand nomade; il se déplace chaque jour pour aller travailler, en fin de semaine pour aller se détendre, chaque année pour prendre ses vacances et de nombreuses fois dans sa vie lorsqu'il change de situation. Il n'a plus guère de stabilité dans un lieu, d'enracinement local; pas plus qu'il n'est enraciné dans le temps naturel, auquel il échappe de toutes parts. Tout se passe comme s'il était devenu également nomade par rapport au temps cosmique. Il est l'homme de l'artificiel, y compris par son temps qui lui est de moins en moins imposé de l'extérieur par une sorte de contrainte de la nature, mais qu'il recrée au contraire selon les nouveaux besoins de sa vie. Qu'on se réjouisse ou qu'on déplore ce résultat, le fait est là, qui posera bien des problèmes, en particulier à la liturgie. Il reste que ce temps, même s'il nous apparaît d'un type assez nouveau, voire déconcertant, est un temps humain tout autant, et peut-être même plus, que le temps cosmique, un temps dans lequel des hommes vivent et vivront de plus en plus nombreux, dans lequel ils devront prier, et à l'intérieur de l'Église. C'est pourquoi il nous semble nécessaire de voir selon quels rythmes vivent un certain nombre d'hommes d'aujourd'hui assez représentatifs du monde en train de naître. Nous pensons, par exemple, aux hommes de l'industrie moderne, des laboratoires, des bureaux d'études, secteurs humains qui se gonflent rapidement, tendent à devenir dominants et à imposer, par leur importance et leur dynamisme, leurs propres rythmes aux autres groupes humains.

*
* *

Commençons par constater ce que sont devenus les rythmes courts du temps humain, la journée d'abord, et ensuite la semaine.

Ce qui saute aux yeux immédiatement, c'est le caractère discontinu du temps quotidien actuel. Un paysan, un artisan ont une journée relativement homogène. Leur travail, souvent familial, imprègne le reste de leur temps. Tous les éléments de leur vie sont étroitement imbriqués, et se vivent dans un même lieu, un même style, un même monde. On passe sans rupture notable d'un moment de la journée à un autre moment. Le matin et le soir enserrent un tout humainement unifié. Au

contraire, l'homme de l'industrie et de la recherche fait un travail qui n'est pas homogène à ce qui dans sa vie échappe à ce travail. La vie en usine, en laboratoire, la psychologie de l'homme qui y œuvre, son rythme humain pendant les heures qu'il y passe, ses préoccupations, ses responsabilités forment un ensemble étranger à son foyer. Il y a comme deux morceaux de temps juxtaposés qui ne se pénètrent pas entre eux; et le signe le plus visible, le plus symbolique de cela est la distance matérielle, parfois grande, qui sépare le lieu de travail et le lieu du foyer; distance qui se traduit par un temps spécial souvent considérable et non moins souvent perdu. Pour les hommes, et les femmes qui travaillent en dehors de chez elles, il y a au moins deux moments humains très différents, deux activités importantes qui forment chacune un tout et qui ne s'unifient pas.

De plus le rythme de la journée déborde largement le rythme jour et nuit. En gros on dort toujours la nuit, mais on vit beaucoup et on y travaille également beaucoup. La nuit n'est plus seulement synonyme de repos et de paix car elle est de plus en plus chargée d'activités diverses, et progressivement envahie au moins dans son premier tiers, voire dans sa première moitié, y compris par des activités spécifiquement religieuses. La longueur respective du jour et de la nuit au cours des saisons n'a plus guère d'importance. L'homme se fait un temps à lui qu'il modifie au gré de ses nécessités; il refuse d'être esclave du jour et de la nuit, et il en prend les moyens.

Le déroulement de la semaine a subi et surtout va subir de profondes modifications. L'opposition entre les six jours de travail et le dimanche, jour de repos, devient beaucoup moins nette. En effet, les heures de travail dans la journée iront probablement en diminuant, et les jours de non-travail certainement en augmentant. Nous en sommes déjà à deux jours de repos pour beaucoup de gens, deux jours qui ne s'organisent pas, même chez les chrétiens, en fonction du dimanche et de la messe, mais en fonction du loisir, de la détente, de la culture ou de l'évasion. Le caractère unique du dimanche est en train de disparaître car paradoxalement notre civilisation du travail pourrait bien se doubler d'une civilisation du loisir à cause de la diminution progressive des jours de travail.

En outre, ces jours de non-travail ne sont plus tellement vides ou disponibles, mais au contraire envahis par d'autres activités plus ou moins gratuites mais assez prenantes, bricolage, sport, tourisme, lecture, spectacles, sessions, etc. Le jour du Seigneur tranche moins, et la messe n'est qu'une des activités de l'un des jours où il n'y a pas de travail professionnel. Et bien des chré-

tiens « moyens » avouent qu'ils préféreraient aller à la messe un jour quelconque de la semaine à leur convenance...

Le déroulement du temps quotidien ou hebdomadaire est donc devenu assez différent de celui qu'a encore connu la génération précédente ou que connaissent les milieux ruraux ou de petites villes. Le rythme humain qui découle de chacun de ces types de temps imprègne d'ailleurs à ce point les réactions et les mentalités des individus que ceux-ci ont du mal à vivre et se sentent en état de malaise lorsqu'ils doivent passer brutalement de l'un à l'autre. C'est leur style d'existence qui est changé.

*
**

Le rythme annuel du temps est, quant à lui, soit perturbé là où il subsiste, soit entièrement modifié.

En effet, il demeure bien un cycle annuel, mais l'année réelle compte trois trimestres (!) et commence vers le 15 septembre; le 1^{er} janvier devenant folklorique et artificiel. L'année actuelle est comme une bande magnétique dont on ne pourrait changer la longueur mais dont on aurait atténué l'enregistrement premier et naturel des saisons pour permettre de déposer en surimpression une sorte d'année économique plus pratique, plus malléable, d'un déroulement différent de l'année cosmique. En effet l'importance des saisons tend à s'effacer; le froid, la chaleur, la pluie, la longueur relative des jours ne modifient plus beaucoup l'activité humaine dans des secteurs toujours plus nombreux. Et que le 25 décembre soit le jour où le soleil remonte à l'horizon, voilà qui laisse à peu près indifférents les gens d'aujourd'hui. Cependant les saisons ont encore de l'importance, mais une curieuse importance, l'hiver et l'été, par exemple. L'hiver est de plus en plus motif de ski, jusqu'à Pâques y compris; les séjours de neige s'étalent sur plus de trois mois; l'été est motif de mer, de montagne et de repos. Les éléments, les phénomènes naturels ne sont pas considérés en ce qu'ils sont, mais dans leurs rapports à nos jeux ou à notre bien-être. Nous sommes très loin d'un véritable rythme cosmique qui imposerait à l'homme sa façon de vivre. L'homme, devenu grand seigneur, se sert de ce qui lui fait plaisir, et modifie l'année en fonction de ses besoins et de sa volonté. Nous voyons que l'année devient une succession très arbitraire de périodes de travail et de repos, de périodes d'activité économique intense auxquelles succèdent d'autres périodes d'activité plus ralentie.

Mais il y a plus important. D'une part, l'année perd sa

valeur d'unité principale de temps, et d'autre part, la notion statique de cycle disparaît, l'organisation et les projets de l'homme s'affranchissent de l'un et de l'autre.

En effet, à l'intérieur d'une civilisation de type rural où les villes mêmes sont dépendantes en bonne partie du produit de la terre, semences, maturation, récoltes, imposent tous les ans le retour inchangé de leur succession. Les projets sont alors annuels et en liaison avec le bon ou le mauvais résultat de l'année.

Au contraire les plannings, les prévisions à court ou à long terme, dépendent de facteurs tout autres et ne s'occupent plus guère du rythme annuel. Étudier la mise en chantier d'une recherche, d'une chaîne de production, d'un ouvrage d'infrastructure, peser leur amortissement et leur rentabilité, définir leurs caractéristiques techniques, demandent des années. Leur mise en œuvre et leur exploitation demandent encore plus de temps. Le temps entre toujours en ligne de compte mais en fonction de la productivité. L'année est alors une unité de temps qui manque par trop de souplesse. Elle est quelquefois trop longue, mais beaucoup plus souvent trop courte. Elle reste un étalon pratique, indispensable, mais pas plus qu'avec le kilomètre dans l'espace, on ne bâtit dans le temps des projets figés à une seule unité de longueur. Là encore l'homme se débarrasse des déterminismes du temps naturel.

Et surtout le temps concret n'est plus vécu comme un cycle, se recommençant lui-même quasi inchangé. Le temps n'est plus d'abord facteur de répétition, mais facteur de progrès continu. Il a plus d'importance que jamais, des unités de temps sont définies de façon mathématiquement très précise, mais elles prennent une valeur dynamique car elles s'ajoutent les unes aux autres non pour se recommencer mais pour apporter du nouveau. Nous vivons dans un univers de projets qui s'emboîtent comme les étages d'une fusée; nous ne vivons plus dans un univers stable et statique. Les réalisations techniques et scientifiques que nous mettons au point, les plans que nous faisons, dépendent de ce qui les a précédés, et à leur tour servent de base à ce qui suivra, chaque étape ajoutant du *plus*. Le temps ancien était de fait un perpétuel recommencement, en gros, annuel, même s'il s'inscrivait théoriquement à l'intérieur d'une vision historique et finalisée du monde. Les changements de grande amplitude étaient trop lents; et les années se suivaient, simplement plus ou moins heureuses. Maintenant le changement nous apparaît comme un élément visible, normal, attendu; et si nul ne sait ce que sera le visage du monde dans cinquante ans, nous sommes tous certains qu'il ne sera pas celui d'aujourd'hui.

*
**

Cette disparition progressive du temps naturel court ou long est beaucoup plus importante qu'il ne semble au premier abord car elle modifie en profondeur les mentalités. L'homme vit toujours dans le temps, mais son temps n'est plus le même que celui de ses pères. Celui-ci semble déjà appartenir à un univers mental, à un mode de vie primitif dont nous gardons peut-être la nostalgie mais auquel nous échappons. Bien entendu, tout cela n'est pas encore ressenti à l'état pur. L'homme garde en lui des réflexes de temps cosmique. Il est sensible au retour du printemps, au soleil et à la nuit; et probablement il le restera toujours. Heureusement. Mais il doit inscrire sa prière dans le temps, et non pas dans n'importe quel temps, mais dans son temps à lui, tel qu'il le vit. Est-ce que, en définitive, le temps naturel cosmique restera celui qui le marquera le plus profondément, même si c'est inconscient. Est-ce que le temps artificiel recréé deviendra le temps réel en supplantant le temps ancien ? Dans quel rythme, quel style, quel temps, l'homme devra-t-il insérer sa prière liturgique ? La question est ouverte bien qu'il soit probablement trop tôt pour y répondre car nous n'avons que des hypothèses de solutions. Mais la question a une certaine importance. Si la liturgie s'inscrivait, se déroulait dans un contexte de temps qui, si naturel qu'il soit, serait devenu en fait étranger aux hommes, et qui paraîtrait découler d'une étape dépassée du développement humain, cette liturgie aurait bien du mal à rendre présent le mystère du Christ puisqu'elle ne serait plus homogène au vrai temps des hommes.

Fr. P.-A. BLOND, O. P.,
Aumônier de l'École des Mines.